

Pêches en Polynésie française

II. La pêche aux thons à Maupiti

André Ropiteau

Citer ce document / Cite this document :

Ropiteau André. Pêches en Polynésie française. In: Journal de la Société des océanistes, tome 3, 1947. pp. 12-21;

doi : <https://doi.org/10.3406/jso.1947.1559>

https://www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1947_num_3_3_1559

Fichier pdf généré le 16/01/2019

II. LA PÊCHE AUX THONS À MAUPITI.

La pêche aux thons et bonites, dans l'archipel des îles Tahiti, date des très anciens temps maoris, comme en font foi les relations de voyage des premiers découvreurs de l'Océanie; mais elle n'est plus pratiquée depuis déjà bien des années, par suite de l'évolution des mœurs.

Autrefois, les Tahitiens, plus nombreux, vivaient dans une sorte de collectivisme de famille, de village, de district, où tous participaient ensemble aux principaux travaux, et au partage des profits. Maintenant, nos lois européennes en la matière, basées sur le principe que « nul n'est censé vivre dans l'indivision », leur ont imposé un régime d'individualisme, où chacun s'occupe seulement de ses petites affaires personnelles; et comme la pêche en pirogue double nécessite le groupement de beaucoup de monde, elle a donc été peu à peu abandonnée, et risque fort d'être bientôt oubliée.

Heureusement, il reste encore quelques îles difficiles d'accès — et pauvres, — où l'évolution moderne subit encore un certain retard, où l'on peut encore observer la pratique de quelques anciens usages.

C'est le cas de la petite île Maupiti, où l'on eut la bonne idée de refaire, cette année-ci, des pêches en pirogues doubles : nous les avons observées pendant plus de quatre mois, et voudrions en décrire le fonctionnement.



Le principe de la pêche en pirogue double peut être défini de la façon suivante : des pêcheurs partent au large, remorquant un grand panier-vivier, qui contient des petits poissons-amorces vivants. Arrivés sur un banc de bonites ou de thons, les pêcheurs jettent à ces gros poissons des petits poissons appâts. Les gros se précipitent sur les petits pour les manger. Quand la mêlée est bien déclanchée, les pêcheurs jettent alors des lignes, munies de poissons-leurres en nacre, ou munies de poissons-amorces piqués à un hameçon — tout en continuant de jeter sans arrêt d'autres petits poissons vivants. Thons et bonites sont si voraces, qu'ils mordent indifféremment aux uns et aux autres.

Il est facile d'amener les bonites prises ; elles ne pèsent jamais plus de 10 kilogrammes; mais il serait à peu près impossible de soulever directement les thons à bout de bras, car ces poissons pèsent en moyenne 20 à 25 kilogrammes, certains dépassent même le poids de 30 kilogrammes. C'est pourquoi on a attaché la ligne de thon au bout d'une



FIG. 1. — Fin de la pêche des *oumas*, poissons amorces. La boucle des pêcheurs poussant le «filet» de feuilles s'est resserrée, aplatie et ne forme plus qu'un étroit couloir à l'extrémité duquel est appliqué le panier collecteur, *creavac*.



FIG. 2. — L'*Creavac*, panier trappe, qui sert à la capture des *oumas*, poissons appâts. Remarquer l'*aveto*, la langue, qui empêche le poisson pris de s'en revenir en arrière et dont la hauteur se règle par une ficelle que l'on voit attachée en haut et à gauche du cadre de bois formant l'armature.



FIG. 3. — A l'issue de la pêche des *oumas*, on verse le contenu du panier trappe dans le panier vivier, *haapce*.

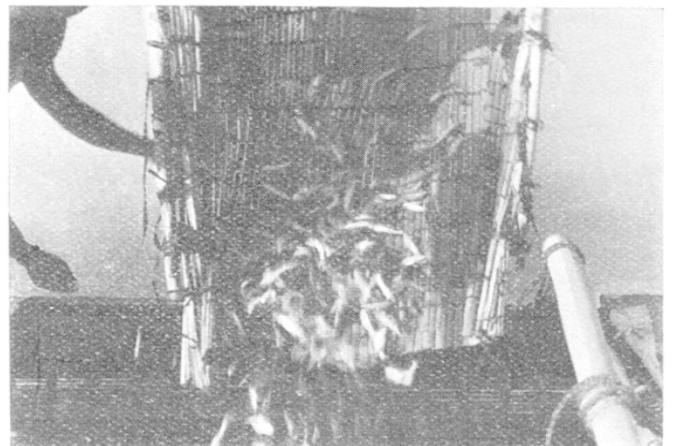


FIG. 4. — Les *oumas* tombent dans le panier vivier.

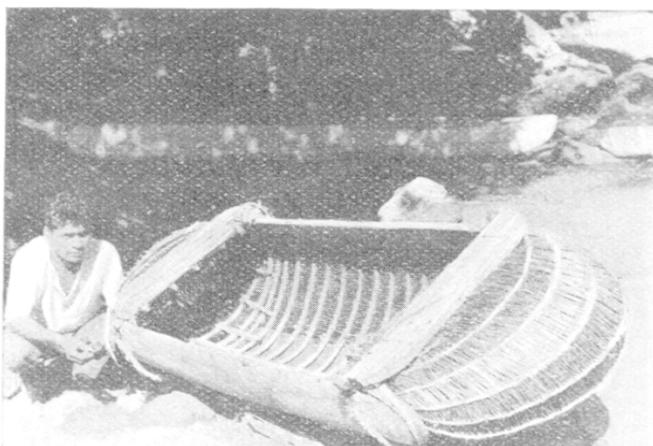


FIG. 5. — Un *haapce*, panier vivier, destiné à contenir les poissons amorces et son fabricant.



FIG. 6. — Un *haapce* rempli au moment du départ pour la pêche. Les *oumas* sont ainsi conservés vivants jusqu'à l'arrivée sur les lieux de pêche.

grande et solide perche, qui permet, quand on hale la prise à bord par cette corde, de répartir l'effort sur une longue portée et d'amener les plus grosses captures dans un minimum de temps et de difficultés.

Comme une pirogue simple, même longue et relativement large, ne permettrait pas d'avoir assez de place, ni assez de stabilité pour manœuvrer cette grande perche, il a fallu accoupler deux pirogues côte à côte : la pirogue double forme ainsi une base convenable, et parfaitement sûre.

Le principe de la pêche étant posé, nous allons maintenant passer à sa réalisation.



Voyons d'abord rapidement la préparation du matériel de pêche : pour faire la *vaa tauati*, la pirogue double, on réunit ensemble deux grandes pirogues, de dimensions à peu près égales, dont on a enlevé les balanciers. Sans vouloir entrer dans les détails d'attachage, il faut pourtant noter que les deux pirogues ne sont pas disposées tout à fait parallèlement l'une à l'autre. Elles sont distantes d'un mètre à l'arrière, et de 90 centimètres seulement à l'avant. Cette disposition a pour but, paraît-il, de réduire le clapotis entre les pirogues, et d'assurer en même temps la plus grande stabilité possible.

La grande perche, appelée *tira*, qui servira à soulever les thons, est surtout remarquable par la fourche qui termine son extrémité. Cette fourche servira de support à quatre lignes, deux au bout de chaque branche, et permettra, en principe, de pêcher avec deux lignes à la fois, sans qu'elles risquent de s'emmêler. C'est, théoriquement, un grand avantage, mais pratiquement, on n'utilise presque jamais deux lignes à la fois, parce qu'il serait bien difficile de soulever deux thons en même temps.

A notre avis, cette fourche a dû avoir, à l'origine, un caractère utilitaire, mais c'est surtout un caractère rituel qui l'aura peu à peu consacrée dans les usages. Les pêcheurs y tiennent essentiellement, et la pêche en pirogue double ne serait plus ce qu'elle est, si cette fourche n'existait pas. Ce détail caractéristique mérite donc d'être souligné.

Le montage de la perche, à l'avant de la pirogue double, est par ailleurs un bel exemple d'industrie primitive intelligente : rien qu'avec des morceaux de bois de l'île, et avec des cordages indigènes, tout un grément mobile est constitué, qui pourra se lever et s'abaisser à volonté, sans grand effort et en toute sécurité, malgré le poids de la perche et les secousses de la mer.

Le *haapee*, panier-vivier, qui contiendra les poissons-amorces, est un

grand récipient rectangulaire, fait en tiges de fougères tressées : il faut plus de dix jours de travail pour en achever un. Sa technique de fabrication est fort compliquée et n'entre pas dans notre sujet. Il en va de même de l'*ereavae*, du panier-trappe, qui servira à prendre les petits poissons amorces.

Les lignes en *roâ*, écorce de mûrier tressé, les ficelles d'attache en *more*, écorce de burao, ou en *nape*, fibres de noix de coco tressées, constituent autant d'éléments de pêche intéressants, mais longs à faire et longs à décrire.

Deux sortes d'hameçons sont utilisés : d'abord les *parau*, hameçons de nacre, bien connus, et qui, du reste, ne sont pas particuliers à la pêche en pirogue double, puis les *matau*, hameçons de fer, faits avec de simples clous.

Leur étude serait assez curieuse : disons seulement qu'avec l'aide d'un marteau et d'une lime, il faut une bonne demi-journée de travail pour terminer la transformation d'un clou en hameçon !

Quand les Tahitiens n'avaient pas de clous, pas de limes, pas de marteau — pas le moindre métal — quelle patience et quelle science leur fallait-il, pour confectionner des hameçons d'os ou de coquillages ; et peut-être comprendra-t-on mieux encore, maintenant, que le plus haut prix que les belles océaniennes demandaient aux marins de Cook et de Bougainville pour les faveurs qu'elles leur offraient, c'était un clou...

Ne nous attardons pas à la manière spéciale d'attacher les hameçons, d'attacher les lignes, ni à bien d'autres préparatifs souvent compliqués, et commençons la pêche.



Il faut d'abord prendre des petits poissons-amorces, appelés *oumas*.

On les attrape au moyen d'un filet de feuilles, obtenu en tressant ensemble des feuilles de cocotiers. Ce filet est traîné sur les plages de sable du lagon, à petite distance du rivage, et parallèlement à lui par une demi-douzaine d'hommes et quinze à vingt femmes ou enfants. A un signal donné, la grande ligne de feuillages est refermée rapidement en une boucle, qui encercle les *oumas*. Très vite, la boucle est resserrée, aplatie, et ne forme plus qu'un étroit couloir, au bout duquel on a appliqué le panier-trappe. Quelques pêcheurs, entrant alors dans ce couloir d'eau, poussent les *oumas* dans le panier, qui est un piège immanquable : en effet, une petite cloison mobile intérieure appelée *arero*, la langue, est réglée à la hauteur convenable, près de la surface de l'eau, pour que les petits poissons puissent facilement entrer, mais ne puissent plus ressortir. Pas un seul n'échappe.

Quand une prise est terminée, on verse le panier-trappe dans le panier-vivier, et l'on recommence plus loin les mêmes opérations, jusqu'à ce que l'on ait une provision suffisante de *oumas*. Il en faut en moyenne 6.000 pour une pêche aux thons ou aux bonites.

Un dernier mot, pour situer notre « climat de pêche » :

Le vieux nom tahitien *manuoroo*, qu'on donne toujours à tous ceux qui participent à cette expédition, veut dire, d'après l'éminent linguiste qu'était Mgr Tepano Jaussen, « multitude pour fêtes et pour pêches ». Mais comme il est toujours assez ingrat de traduire une pensée étrangère — surtout si celle-ci vient des antipodes de la sienne ! — permettez-moi de vous exprimer ce que représente effectivement le mot tahitien, par quelques images concrètes comme on les voit là-bas : *Manuoroo*, ce sont des jeunes filles couronnées de fleurs, dont les parures ou les simples petites robes mouillées, moulent les jeunes formes : elles jacassent sans arrêt, lançant toutes sortes de plaisanteries, toujours rieuses ; ce sont des enfants nus qui s'ébattent dans l'eau, comme d'étranges petits animaux marins : ils semblent bien les plus heureux êtres du monde — et comme ils s'amuse ! *Manuoroo*, ce sont des jeunes hommes aux corps d'athlètes, qui halent le filet avec des gestes souples et puissants, en chantant des *utés*, des provocations aux filles. Puis c'est le retour joyeux, sur les plages de sable, au bord du lagon calme, par les fins de jours très douces, ou bien, un peu plus tard, après le crépuscule, dans l'ombre des sous-bois, propice à la jeunesse... *Manuoroo*, c'est une petite foule de pêcheurs vraiment heureuse, et bien océanienne...



Et nous arrivons enfin à l'acte principal, la prise des thons et des bonites.

Le meilleur moment de pêche étant au lever du jour, on a fait la provision de *oumas* la veille, et l'on part en pirogue double une bonne heure avant l'aurore. Les Tahitiens disent : au second chant des coqs ! Mais, pour moi, il m'a toujours semblé que les coqs, dans les îles, chantaient à n'importe quelles heures de la nuit. Disons donc plutôt, que l'on part vers 4 heures ou 4 h. 1/2 du matin.

Douze à quatorze hommes prennent place dans la pirogue double, sous la conduite d'un Chef de pêche, qu'on appelle toujours *tahua*, ancien nom des temps païens : c'est généralement un vieil homme, qui a pêché autrefois et fait ses preuves ; mais, malgré ses titres, si le *tahua* ne réussit pas deux ou trois pêches consécutives, il est remplacé par un autre pêcheur.

Le panier-vivier, attaché dans l'eau entre les deux pirogues, cause une assez forte résistance à l'avancement, mais il n'y a pas besoin d'aller vite, car le temps ne presse pas — et puis, il fait si bon glisser lentement sur le lagon endormi, participer à la bonne humeur générale, échanger les pronostics de pêche, ou les dernières nouvelles de la nuit, et, surtout, toutes sortes de plaisanteries.

On fait en sorte d'arriver en mer à peu près au lever du jour; juste avant d'entrer dans la passe un pêcheur annonce la prière : tout le monde se tait, se découvre, et se recueille pendant une minute ou deux. Puis on sort au large.

On se dirige d'abord vers un endroit situé à 500 ou 600 mètres environ au sud de la passe, où l'on est accoutumé de rencontrer souvent les thons et les bonites. Le *tahua*, debout près de la *tira*, observe : d'après la direction des courants, très variables, il ordonne d'aller un peu plus d'un côté ou d'un autre, recherchant surtout les eaux claires.

Lentement, la pirogue-double fait des allées et venues dans ces parages, croisant et recroisant sa route, tandis que le *tahua* prend de temps en temps quelques poignées de poissons-amorces dans le panier, et les lance à la mer ; c'est la première opération d'amorçage, *haapuraite ouma*. Les petits poissons s'éparpillent, sans descendre profondément dans l'eau.

Tout en ramant, chacun scrute la mer à quelque distance autour de la pirogue, car ces *oumas* essayeront de fuir à la surface de l'eau dès que les gros poissons les poursuivront, et ceux-ci, en se jetant sur leurs proies, feront des bouillonnements, des éclaboussures ou des remous qui signaleront aussitôt leur présence. Les Tahitiens ont pour cela une vue d'une portée et d'une précision incroyables.

Au premier thon ou à la première bonite aperçus, des cris joyeux retentissent; les rameurs s'excitent aussitôt de la voix et des gestes, et sous leurs poussées vigoureuses, la pirogue prend une allure rapide, faisant un sillage d'écume, dans lequel le *tahua* jette à pleines volées les poissons-amorces. « Tavaeite ouma ! Haere ! Haere ! » Lancez des oumas ! allez ! allez ! » hurlent les plus forcenés. Et les bonites et les thons se précipitent, labourent la surface de la mer de leurs poursuites brutales, en se rapprochant peu à peu.

Il faut entraîner tout le banc dans le sillage même de la pirogue, le plus près possible et le plus vite possible : tous les rameurs frappent donc furieusement l'eau de leurs rames, dans une tempête de cris qui tend leurs nerfs et décuple leurs forces, tandis que le *tahua* lance sans arrêt de nouvelles poignées de poissons-amorces.

Ce rush dure quelques minutes, deux ou trois, au maximum, c'est-

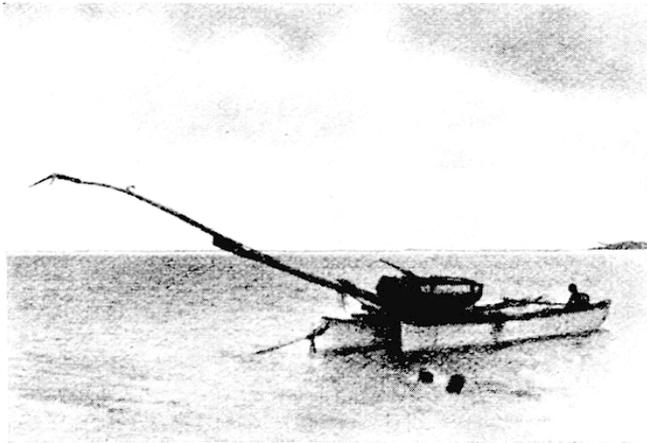


FIG. 7. — *Vaa tauati*, pirogue de pêche double, à l'ancre à l'intérieur du *moia* de Maupiti. Il s'agit de deux pirogues accouplées. Le panier vivier, *haapee*, est installé entre les deux pirogues. Rempli après la récolte des *oumas*, il sera alors placé dans l'eau, entre les deux embarcations. Remarquer la perche fourchée mobile, *tira*, qui sert de support aux lignes.

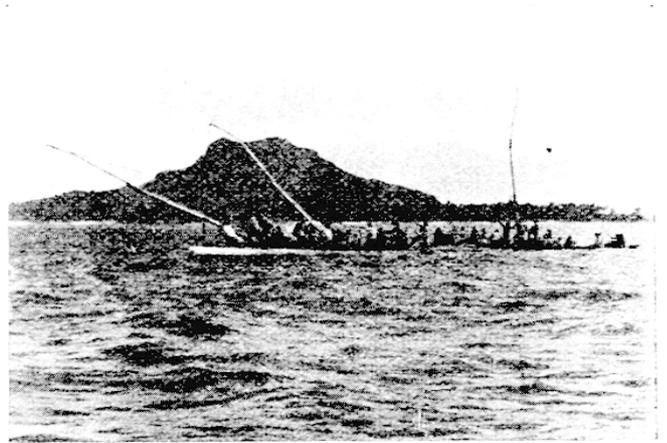


FIG. 8. — Trois pirogues doubles à la pêche en vue de Maupiti, les perches des trois embarcations sont dans une position différente. Celle de droite est relevée, un homme gesticule autour d'elle; celle de gauche est en position de pêche; celle du centre est en train d'être changée de position. Sur le cliché original, on distingue nettement tous les haubans qui permettent ces opérations.



FIG. 9. — Pêche au thon. Relève de la *tira* après une prise. L'homme de gauche soulève la perche; celui du centre s'empare du poisson dont la tête seule est visible; celui de droite hale le filin maintenant la perche levée.

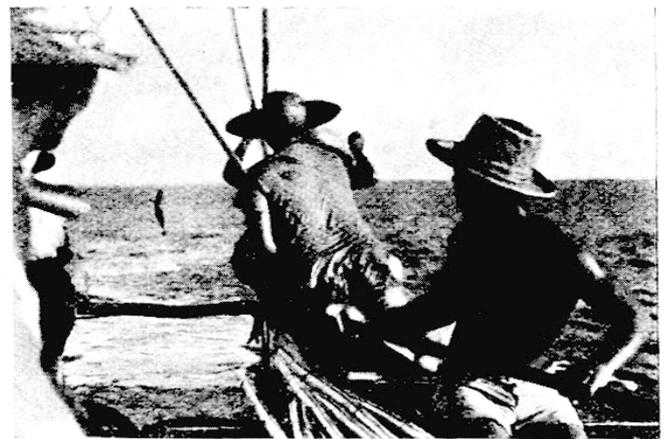


FIG. 10. — Pêche à la bonite. Trois hommes, à l'arrière de l'embarcation de droite, ont en main une canne de bambou. L'un d'eux vient de ferrer une prise qu'il va ramener à bord. À droite, au premier plan, un pagayeur. Bambous de réserve le long de l'embarcation.



FIG. 11. — De retour à l'île, on dépose la pêche sur le rivage avant de la partager. Au fond, le *motu*.

NOTA. — Ces illustrations proviennent des photographies de la collection d'André Bopiteau. D'après les références portées sur les enveloppes des clichés, elles furent prises en 1938 au moment où, sous son impulsion, les gens de Maupiti reprirent cette pêche alors presque abandonnée. Elles ne constituent d'ailleurs qu'un fort modeste échantillonnage d'une série de plus de 50 clichés concernant cette pêche et ses instruments. Nous n'avons malheureusement reconnu que trop tard qu'un de ces clichés représentait le *Uhaa*, chef religieux et technique de l'expédition, en train de lancer les poissons appâts.

à-dire le temps nécessaire pour que le banc soit comme grisé des appâts qu'on lui jette et suive tout à fait le mouvement où on l'entraîne. Dès que le *tahua* juge le contact bien établi, il lance un peu moins de poissons-amorces; juste assez pour entretenir l'appétit des bonites ou des thons mais pas trop pour ne pas les rassasier ! — et c'est alors qu'il donne l'ordre de pêcher.

Cette fois-ci nous attaquons des bonites :

Les deux hommes qui occupent les deux places arrière, appelées *noo*, se retournent pour pêcher dans le sillage de la pirogue : ils choisissent leur ligne à hameçon de nacre, attachée à un bambou, qu'ils jugent la meilleure, et promènent le hameçon juste à la surface de l'eau.

Les bonites se précipitent à l'envie sur les *oumas* lancés par le *tahua*, et, croyant que l'hameçon de nacre est aussi un petit poisson, elles mordent féroce­ment au leurre. D'un mouvement puissant et rapide, le pêcheur soulève alors sa ligne et d'un seul coup, remarquablement adroit, envoie le poisson dans la pirogue, juste devant lui, où il se décroche tout seul, ou tout au moins très facilement, à cause de la forme de l'hameçon.

Tout de suite, la ligne est remise à l'eau; tout de suite, une nouvelle bonite est prise. D'autres suivent très vite. En quelques minutes, les pirogues sont toutes vibrantes de convulsions saccadées, et l'eau rougie de sang gicle de tous côtés sur les pêcheurs. C'est un vrai carnage !

Les autres hommes devraient continuer à ramer, mais l'attrait du combat est trop fort, et, changeant de poste à tour de rôle, la moitié rame et la moitié pêche : ils pêchent avec leurs lignes à hameçons de nacre, de part et d'autre de la pirogue double, comme font les deux hommes de l'arrière, — malgré que les bonites mordent en général moins bien sur les côtés que dans le sillage de la pirogue, il y a pourtant, certains jours, des hécatombes terribles, — alors, les bambous qui s'abaissent et se relèvent; les poissons qui se débattent dans la pirogue ou qui sautent sur l'eau tout à l'entour; les rameurs qui redoublent d'efforts; le *tahua*, debout, qui continue à semer sur la mer de nouvelles petites victimes; et les cris de joie, les rires, l'énervement de la bataille, — tout cela fait que cette lutte sur le champ mouvant de l'Océan prend un caractère prodigieusement poignant, — et sur leurs pirogues doubles, pareilles à celles d'autrefois, les Tahitiens semblent redevenus ce qu'ils étaient dans les temps passés, des maîtres de la mer.

Cette action principale de la pêche ne dure pas longtemps : un quart d'heure, une demi-heure ou un peu plus, quand les bonites sont vraiment affamées; plus souvent, dix minutes, ou même seulement cinq.

Puis le banc de bonites s'éloigne rapidement, aussi vite qu'il est venu :

il plonge dans les profondeurs dès qu'il est rassasié, ou dès qu'il a éventé le piège, et l'on ne peut guère espérer le retrouver le jour même. On doit donc rechercher ailleurs d'autres bancs, ou plutôt, après une seule séance, on rentre à terre.

Dans le court espace de temps qu'a duré la pêche, on prend facilement, en moyenne, 50 ou 60 bonites; une prise de 10 ou 20 est une toute petite pêche; une prise de 100 à 150 constitue une belle réussite, et quelquefois on dépasse le chiffre de 200.

D'autre part, si les bonites, comme les thons du reste, ne sont pas venus aux amorçages qu'on leur jette, c'est que les bancs sont partis ailleurs, et la pêche est dirigée autrement : on observe alors le vol des oiseaux sur la mer; ceux-ci cherchent à se repaître des petits poissons qui sautent au-dessus de l'eau, chassés par les gros. Selon la façon dont ils se rassemblent, tournoient et plongent dans la mer, on déduit où se trouvent et comment se déplacent les bancs de bonites ou de thons. Le *tahua* est en général un excellent augure, et, sur ses ordres, on cherche à rejoindre les bancs, ou à leur couper la route. Ces poursuites sont souvent très longues; il faut quelquefois ramer pendant plusieurs milles, en remorquant toujours le panier de *oumas*; l'effort est assez pénible, mais quelle récompense, quand la pêche commence... De temps en temps, on manque le banc de poissons, ou l'on ne prend rien : la vie n'est-elle pas merveilleuse, et imparfaite, même pour un pêcheur tahitien ?

On prend les thons comme les bonites, mais avec la fameuse grande perche, la *tira*, et avec cette variante qu'il faut diriger la pirogue dans le sens inverse de sa marche normale, pour que la ligne de la *tira*, placée à l'avant de la pirogue, puisse être employée comme une ligne arrière. Aussi, les rameurs dérament-ils, ou plutôt, pour avoir plus de force, ils se retournent et rament en tournant le dos à l'avant vrai de la pirogue.

Dès que les thons ont été entraînés dans le sillage de cette nouvelle marche, le *tahua* ordonne de commencer la pêche : le bout de la longue corde qui servira à lever la perche est rapidement passé à l'un des hommes de l'arrière; deux hommes, à l'avant, amorcent une des lignes, en piquant un poisson-amorce par la bouche, de façon que la pointe de l'hameçon sorte par le crâne. Avec beaucoup de doigté, et un peu de chance, ils réussissent quelquefois l'opération sans tuer le poisson, c'est alors un appât excellent; mais, même s'il est mort, il faut qu'il semble nager naturellement dans l'eau, sinon, ce serait un mauvais appât.

Puis la ligne est jetée à l'eau; l'inclinaison de la perche est réglée de manière que le poisson-amorce soit maintenu à vingt ou trente centi-

mètres de profondeur et, grâce à la vitesse de la pirogue, il reste bien dans l'axe du sillage.

Le *tahua* lance sans cesse des poissons-amorces vivants auprès de celui qui est piqué à l'hameçon; les thons, bien en chasse, happent tout voracement, et se prennent à coup sûr à la ligne. Mais le plus difficile reste à faire : c'est d'emmener dans la pirogue ces gros poissons si forts, qui se débattent si bien, et c'est là que se vérifie toute la valeur technique de la perche.

Dès que le thon est piqué, un pêcheur de l'arrière tire sur la corde, en même temps que les deux pêcheurs de l'avant aident de toutes leurs forces à soulever la perche : celle-ci est ainsi relevée très légèrement pour empêcher que le thon, disposant d'un peu de ligne qui flottait, ne puisse plonger. Faute de ce mouvement rapide, le thon peut prendre son élan, et souvent s'échappe. Il ne casse pas la ligne, pas l'hameçon, ni la perche, mais l'hypothèse la plus vraisemblable, toujours soutenue par les indigènes, est qu'il s'est déchiré la mâchoire.

Si le thon est bien maintenu à la surface de l'eau, ses secousses brutales font plier l'avant de la perche, mais il reste bien pris, et l'on peut alors le soulever rapidement.

Si l'on a manqué la première riposte, il faut agir avec beaucoup de souplesse : baisser un peu la perche quand le poisson s'éloigne et la soulever quand il se rapproche. Pourtant cette lutte sévère ne dure que quelques instants, car le matériel est si résistant, et la prise sur la perche est si bonne, que l'on peut assez vite forcer la bête à venir.

Une fois sorti de l'eau, le thon se débat en soubresauts violents au bout de la ligne. Vite, les deux pêcheurs de l'avant, joignant toujours leurs efforts à celui de l'arrière qui tire sur la corde, emmènent la perche presque à la verticale; l'un d'eux, le plus robuste, enlève le thon dans ses deux bras, et le serre très fort sur sa poitrine, pour l'immobiliser; l'autre pêcheur décroche l'hameçon : il n'y a plus qu'à déposer le thon à l'intérieur d'une pirogue, où quelques grands coups de bâton sur la tête suffisent à l'assommer.

Sans perdre un instant, les deux pêcheurs amorcent à nouveau leur hameçon, et remettent la ligne à l'eau. Le *tahua* lance toujours les poissons-amorces, juste à l'endroit voulu, les rameurs continuent à ramer de toutes leurs forces, et, dans un brouhaha indicible, les mêmes opérations se répètent rapidement, avec des prises nouvelles.

C'est une victoire de force et de manœuvre intelligente, et sur ces gros poissons qui, au fond des frêles esquifs, semblent d'énormes monstres, les pêcheurs posent fièrement leurs pieds, comme de grands vainqueurs...

La pêche aux thons n'a pas duré plus longtemps que celle des bonites — quelques minutes — et l'on doit chercher un autre banc, si l'on veut continuer à pêcher. Une prise d'une quinzaine de thons est une réussite moyenne, mais on dépasse rarement vingt-cinq à trente pièces; les petits thons pèsent de cinq à dix kilogrammes, les moyens de vingt à vingt-cinq kilogrammes et les gros de quarante à soixante kilogrammes, parfois même un peu plus.

Quand la pêche est terminée — et cela arrive souvent avant 8 heures du matin — les pêcheurs rentrent, gaiement, d'autant plus gaiement que la pêche a été meilleure.



Plus la pirogue s'enfonce dans l'eau, lourde de poissons, plus les pêcheurs rament vite. Tous les avirons frappent l'eau à la même cadence, tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, un chant scande la mesure. un autre chant succède, et très rapidement les rivages de l'île se rapprochent, où l'on voit des curieux en foule qui attendent l'arrivée.

Les enfants se précipitent dans l'eau et viennent à la nage au devant des pêcheurs. Dès que la pirogue est arrêtée à sa place habituelle, ils l'envahissent en joyeuses bousculades, et débarquent à terre, en un même endroit, tous les poissons pris : vite, ils arrachent le foie des thons, en enfilant leurs petites mains sous les ouïes, et tous se régalent aussitôt de ces morceaux de poisson cru, délicieux, surtout si l'on y ajoute un peu de jus de citron.

Les femmes, les parents des pêcheurs, les voisins, viennent apprécier les résultats : on parle de la pêche, de tous les incidents qui arrivèrent. C'est une petite fête toute simple et toute charmante, toute pleine de rires et de joies partagées, qui se répète chaque fois, au retour des pêches en pirogue double.

Mais il faut penser rapidement à la répartition du poisson, car déjà montent dans l'air les fumées des fours tahitiens, que l'on commence à préparer.

Il n'est évidemment pas question de vendre le poisson, car il n'y a pas de marché dans la petite île et, pratiquement, il n'y a pas d'acheteurs. On va donc le partager entre tous ceux qui ont pris part à la pêche.

Deux pêcheurs font le compte des ayants droit : l'un annonce les noms, l'autre les marque avec des cailloux : un petit caillou représente une personne (homme, femme, enfant) qui a participé à la prise des poissons-amorces, un gros caillou représente un pêcheur de la pirogue double.

Il faut un certain temps pour en passer la revue complète, et l'on doit faire appel souvent à la mémoire des spectateurs; puis il faut plus de temps encore pour faire la division arithmétique, car les braves Tahitiens n'ont pas la bosse des mathématiques. On se trompe, on recommence les deux tas de cailloux, et tout le monde s'amuse. L'opération est d'autant plus compliquée qu'il s'ajoute des parts un peu plus fortes, pour les propriétaires de la pirogue et pour le *tahua*.

Il est vraiment assez difficile d'interpréter les calculs indigènes avec nos méthodes européennes; mais puisque tout le monde est d'accord, puisqu'il n'y a jamais de réclamation, c'est que nos calculs, théoriquement parfaits, n'ont pas toujours raison, et que, seules, les relativités tahitiennes apportent des solutions convenables aux problèmes des îles.

ANDRÉ ROPITEAU.